L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux—No. 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.

JEUDI MATIN, 30 MARS.

FEUILLETON.

LES FAUX MONNAYEURS AU XIXe SIÈCLE.

ROMAN PAR CAMILLE BIAR.

PREMIÈRE PARTIE.

LA FAMILLE DE BAURAIN.

LES BONHEURS DE GUILLAUME LAPOINTE.

—Suite—

—Mon Dieu ! oui. Votre nom, paraît-il, a été prononcé dans les bureaux de son journal d'une façon, je ne dirai pas légère, mais peu respectueuse au gré de Guillaume. Il a provoqué celui qui osait parler de vous sans se prosterner.

—Je l'en remercierai, dit la jeune fille.

—C'est justement ce que je venais vous demander. Faites prendre de ses nouvelles jusqu'à complet rétablissement.

—Je n'y manquerai pas, je vous le promets.

—Il est inutile de parler de cela à Mme de Fauconville ; elle trouvera tout que Guillaume se soit battu pour vous, mais, ajouta le comte en souriant, elle trouvera que vous déroges en faisant prendre des nouvelles d'un aussi petit personnage.

—Je ne dirai rien à Mme la duchesse.

—Soyez toujours indulgente et bonne pour ce garçon, Mathilde, c'est un fou auquel le temps rendra la raison, mais il ne faut pas le désespérer. J'ai remis entre ses mains des affaires sérieuses qu'il serait capable d'abandonner.

—Pensez-vous le fait pour vos intérêts, mon cher comte, M. Lapointe capitaine, dit Mathilde avec son plus entraînant sourire.

—Est-ce que c'est pour vous une souffrance pénible, chère enfant ?

—Oh ! non ; au contraire, cela m'amuse.

—Alors, tout est pour le mieux. Présentez mes respects à Mme la duchesse.

—Elle regrettera que vous n'ayez pas attendu son réveil.

—J'en suis attristé le premier, mais vous êtes là, chère petite, pour m'excuser et.... me faire oublier.

—Oh ! monsieur le comte, c'est mal de supposer cela de votre tante et de votre fille.

Elle joignait ses belles mains, et les appuyait en parlant sur l'épaule de M. de Beaurain, qu'elle regardait avec une tendresse pleine de hardiesse naïve.

—Sirène ! dit le comte en s'enfuyant.

Il sortit sous la menace que lui faisait de loin le doigt malin de la jeune fille.

Le lendemain, dans la matinée, il se représentait chez Gaillaume.

—Je suis le plus heureux des hommes ! s'écria celui-ci en le voyant.

—Vous blessure est en bon état.

—Il n'est bien de ses blessures ! Mlle de Fauconville a fait prendre de mes nouvelles hier, et déjà ce matin.

—En effet, je l'ai vue dans la soirée ; elle était fort inquiète, fit le comte en prenant sur le lit de son protégé les journaux du matin.

Tous étaient ouverts du côté de la page où se trouvait relatée l'histoire du duel, entre Adrien de Le Couse et Guillaume Lapointe.

Le visiteur eut un sourire un peu énigmatique.

—Je vois avec plaisir, dit-il, que la presse ne vous est point hostile.

—Il y a peu de commentaires, répondit le blessé d'un air modeste.

—Si l'on ne vous supposait une valeur, mon ami, on garderait le silence sur votre compte.

M. de Beurain entretenait la vanité du journaliste avec un soin extrême.

—Si vous n'étiez aimé autant qu'estimé, reprit-il, on trouverait le moyen de vous jeter du blâme ou du ridicule. Voyez si un seul de vos confrères cherche à vous nuire.

—C'est vrai, dit Guillaume ; mais tout cela s'efface devant le bonheur d'avoir attiré l'attention de Mlle Mathilde, de penser qu'elle a bien voulu s'inquiéter pour moi.

Cette fois le sourire du comte fut tout à fait paternel.

—Voilà bien les jeunes gens, fit-il en soupirant, comme s'il regrettait pour lui-même ce qu'il voulait reprocher à un autre, hors de la femme qu'il aimait, rien n'existe.

—Qu'importe l'écrit le journaliste, et cette femme leur donne une puissance qu'ils n'auraient pas sans elle.

—A propos, dit M. de Beurain, avez-vous répondu à cette pauvre petite Clémence ?

—Mon Dieu non, pas encore.

—Vous allez la désespérer.

—Oh ! fit Guillaume avec fatuité.

—Elle ne serait peut-être pas flattée d'apprendre que j'ai lu sa lettre.

—Il le faut bien, de crainte pour vous, monsieur le comte !

—Rien n'oblige mademoiselle Clémence à partager votre confiance.

—Si elle a de l'affection pour moi cependant.....

—Ceci devient subtil. Il faut lui répondre, Guillaume.

Le blessé montra son bras.

—Mais n'avez-vous pas quelque ami, sinon quelque secrétaire ?

—Oh ! cela ne manque pas.

—Je parle d'ami véritable, Guillaume. Cette lettre doit être intime, confidentielle.

Le jeune homme comprit.

—Dans ce cas même, dit-il, j'ai quelqu'un pour l'écrire.

—Cette jeune fille est très exaltée, reprit M. de Beurain ; elle se crée des chimères qui peuvent lui devenir fatales. Ainsi, parce qu'un homme avengle trouve dans son accent quelques rapports avec la voix d'une personne qu'il a connue, elle en conclut que cet homme doit compter pour quelque chose dans le roman de l'avenir qu'elle bâtit. Parce qu'un dialectique de hasard prend une crise au moment où elle vient de prononcer mon nom, ce malheureux doit se rattacher à moi par un lien mystérieux quelconque.

Guillaume mit son éclat de rire à l'unisson de celui de M. de Beurain.

—Si vous la désespérez, mon pauvre ami, elle peut en perdre la raison, ce qui serait une chose d'autant plus fâcheuse que mon frère est très satisfait de ses services.

—Je vous avoue, monsieur le comte, que je suis fort embarrassé sur ce que je dois lui dire.

—Vous avez d'abord votre duel, pour vous rendre à ses yeux plus intéressant encore ; puis votre affectueuse fraternelle, puisqu'on ne vous en demande pas d'autres. Enfin, des confidences sur vos affaires, vos espérances d'avenir. Il faut peu de chose, en somme, à une esprit romanesque pour les satisfaire, et le rôle d'amie les amuse de ne pouvoir en jouer un autre. N'oubliez pas surtout de la prier de vous continuer sa confiance.

—Je ne puis confier la rédaction de mes épîtres intimes qu'à mon ami, Pierrot Mention. Il est venu me voir aujourd'hui de grand matin à cause de la boutique, et revindra demain à la même heure. Avant qu'il sorte, la lettre sera faite.

—Aider Clémence à retrouver sa famille, en gagnant par exemple, la confiance de M. Dupouy, d'où une récompense qui pourrait avoir son intérêt, reprit M. de Beurain.

—Je songerai, monsieur le comte.

—Et vous ferez bien. Bon courage, mon cher journaliste !

Le comte monta dans sa voiture.

—Chez le préfet de police, dit-il.

XVIII

SONT-ILS DONC DES ESCROCS ?

Le préfet de police allait se mettre à table pour déjeuner ; on annonça le comte de Beurain, il accourut.

—Quelle grave affaire, demanda-t-il, me procure ce matin la chance de vous voir ?

—L'affaire en elle-même n'a rien de sérieux, mais elle inquiète la duchesse de Fauconville qui est, vous ne l'ignorez pas, mon cher préfet, une très vieille femme.

—M. Pistet s'inclina.

—Et un jeune.... une enfant.

—Qu'on dit être la plus belle femme de France et de l'univers.

—Il est vrai que Mathilde promet beaucoup.

—Et l'affaire qui inquiète ces dames ?...

—Le comte tira une quinze lettres adressées à Mme de Fauconville en Normandie.

—Vous reconnaissez ces signatures ? demanda-t-il.

—Parfaitement.

Il étala les lettres sur la table ; elles étaient longues ; la première surtout pouvait passer pour un journal.

—Ces lettres sont signées par vous, dit le préfet.

—C'est une erreur.

—La ressemblance est frappante.

—Avez-vous le temps de prendre histoire de ce déjeuner ?

—Oui. Mais.... si nous déjeunions, d'abord ..... la table est servie, nous causerons en dessert.

—Peut-être, d'autant plus qu'une autre fois le pourrais vous inviter plus souvent.

Comme on déjeunait en famille, il ne fut pas question d'affaires pendant le repas. Mais le préfet fit servir le café dans son cabinet, où il amena M. de Beurain. Les deux hommes allumèrent leur cigare, se mirent à l'aise devant un immense feu, pendant qu'un valet dressait sur la table ronde, et y plaçait des tasses. Puis, quand le liquide fut versé, le cognac servi, le préfet fit défendre la porte et prier son visiteur de s'expliquer.

—Voilà quatre lettres adressées à Mme de Fauconville, que je vous prierai d'abord de parcourir.

—Eh ! ah ! fit le préfet en s'arrêtant au milieu de la première, c'est hardi et bien combiné.

—N'est-ce pas ?.... Pourquoi ?

M. Pistet ferma la première lettre en riant.

—Vous mettez d'après cela, dit-il, cela malin qu'on voleur, un escroc.....

—Il, mieux de même la nature qui se manifeste, les idées entre, [illegible] les [illegible] de [illegible] ; on y [illegible] [illegible] [illegible]